



24 | **LA RENCONTRE** *de la Semaine*

Philippe **MEIRIEU**

**Chercheur et
spécialiste des
Sciences de
l'éducation.**



Philippe Meirieu. © DR



« La crise du coronavirus nous a frappés de plein fouet, révélant à la fois notre infinie fragilité et notre profonde solidarité », écrivez-vous. Quelles sont les fragilités de notre société qui ont été ainsi révélées selon vous et plus précisément en ce qui concerne notre éducation ? « Nous autres, civilisations, savons maintenant que nous sommes mortelles... », écrivait Paul Valéry à la fin de la Première Guerre mondiale... Nous le savons encore plus aujourd'hui. Et nous savons que l'humanité, tout entière, est vulnérable. Vulnérable en raison de la folie meurtrière des humains, mais vulnérable aussi en raison de notre inconscience, de nos prétentions à tout contrôler et à tout consommer, vulnérable parce qu'un petit grain de sable peut gripper toute la machine et compromettre ce que nous pensions avoir édifié de plus solide, et jusqu'à notre existence même. C'est ainsi que la crise du coronavirus nous a mis face à notre finitude. Et l'on a trop tendance à oublier cette dimension des choses, obnubilés que nous sommes par les questions techniques et économiques. Ce que nous vivons n'est pas un simple accident de la route pour laquelle nous n'aurions pas pris la précaution de nous assurer suffisamment et dont il nous faudrait, faute de trésorerie suffisante, étaler le paiement des réparations sur plusieurs années. Ce que nous vivons est un événement ontologique qui pose la question de notre mort, collective et donc aus-

si, inéluctablement, individuelle. Et nos enfants ont vécu et vivent cela. Comme nous, ils ont entendu égrener le nombre de morts quotidien, appris le décès d'un proche ou d'un ami, emporté par une pandémie protéiforme, vu la société se paralyser et les humains se masquer progressivement le visage pour tenter d'échapper au fameux « rebond ». Comme nous, ils ont

n'ont pas formalisé ni nommé cela, ce qu'ils ont vécu a bien été un événement traumatique du point de vue psychique et, sans doute, anthropologique. Or, nous n'étions pas préparés à accompagner, sur le plan éducatif, un tel événement. Notre éducation est devenue, en effet, délibérément fonctionnelle : il nous faut nourrir matériellement nos enfants,

nir... Et nous les avons abandonnés dans ce domaine aux « joueurs de flûte » de la société marchande qui leur fournissent, à jet continu, une surenchère d'effets qui visent à les sidérer plutôt qu'à les ouvrir à l'intelligence des êtres et du monde. Nous les avons livrés à de dangereux manipulateurs qui ne voient en eux que des « cœurs de cible » et cherchent à les mettre sous emprise

qui nous renvoie à notre capacité à « parler le monde » avec nos enfants et à les aider à y trouver du sens...

À la leur des exigences de la continuité pédagogique, de la mise en exergue de manière encore plus violente des inégalités scolaires révélant aussi de profondes fractures numériques, territoriales, comment prendre en compte ce qui s'est passé ?

Nous entrons là dans un domaine mieux balisé, mais, évidemment, absolument décisif. Tout le monde s'accorde pour dire aujourd'hui que la « continuité pédagogique » n'a été qu'un cache-sexe. « L'école à distance » a mis à distance de l'école les enfants qui n'avaient pas trouvé leur panoplie de bon élève au pied de leur berceau : ceux qui vivaient dans des conditions matérielles difficiles, ne disposaient pas d'un accès facile à Internet et, surtout, ceux dont les familles, ne maîtrisaient pas bien, voire étaient complètement étrangères à la culture scolaire. Les enseignants se sont mobilisés très fortement et ont souvent tout tenté pour « rattraper » ces élèves, mais tous ont constaté deux choses : d'une part que certains d'entre eux étaient dans une logique où même la bonne volonté ne leur permettait pas vraiment de comprendre ce qui leur était demandé et pourquoi, et, d'autre part, que l'absence de la classe, comme lieu de « coprésence » et d'interactions, d'échange et de coopération, rendait quasiment impossible tout travail authentique.

“ Il nous faut
nourrir matériellement nos enfants,
leur construire un environnement confortable,
leur fournir les multiples objets
qui leur permettent d'être « dans le coup »
et « connectés », les « armer »
pour leur réussite scolaire et professionnelle... ”

eu le sentiment que notre société pouvait, en un instant, basculer de la vie dans la survie... Qui peut dire que cela ne les a pas touchés ? Certes, des parents ont pu « amortir le choc », tenter de recréer un espace de sérénité et, même, trouver des occasions de partage et de joie pendant cette période difficile. Mais, n'en doutons pas, l'absence de relations sociales à l'école ou dans les associations, voire dans la rue, les aura marqués. Même s'ils

leur construire un environnement confortable, leur fournir les multiples objets qui leur permettent d'être « dans le coup » et « connectés », les « armer » pour leur réussite scolaire et professionnelle... Mais nous avons peut-être oublié qu'il nous fallait aussi les nourrir psychiquement, leur offrir des récits qui leur permettent de penser la condition humaine, leur faire prendre conscience de leur finitude sans les faire désespérer de l'ave-

plutôt qu'à éveiller leur conscience et à les aider à donner un sens à leur vie... Voilà, à mes yeux, une des principales interrogations nées au cours de cette crise : elle interroge directement nos pratiques éducatives au sens large et concerne aussi bien la famille que l'école, les associations, les médias, etc. C'est une interrogation qui va bien au-delà de la question des « services éducatifs » et met en jeu « la mission éducative ». C'est une interrogation



■ BERTRAND GAUFRYAU

Il nous faut donc prendre en compte ces deux aspects. Il faut d'abord renforcer le lien de l'école avec les familles populaires, s'efforcer de comprendre ce qui les effraie dans l'école, ce qui bloque leurs enfants dans leur progression et se rapprocher d'elles de manière volontariste, en les interpellant sans jamais les humilier, en les associant en évitant de les brutaliser, en réfléchissant sur la manière de présenter les exigences scolaires pour qu'elles ne soient pas, d'emblée, facteurs d'exclusion... c'est un très gros chantier, à peine entamé... Ensuite, il faut retravailler la fonction du collectif dans l'école : nous savons, mieux que jamais, qu'une classe ne peut se réduire à la juxtaposition d'individus auxquels on fournirait des protocoles d'exercices standardisés. Une classe, c'est un lieu où l'on accueille et accompagne des singularités, mais aussi où l'on construit du « commun » : des savoirs communs, des valeurs communes. Une classe, c'est un espace-temps où l'enseignant appelle chacune et chacun à la réussite individuelle et collective, où il stimule la coopération.



© DR

L'école d'aujourd'hui qui est déjà l'école d'après peut-elle s'exonérer d'une refondation et, si oui, sur quelles bases ?

On a beaucoup employé le mot « refondation » et chaque ministre prétend, successivement, refonder l'École. Mais en réalité, malgré les réformes, la matrice reste largement « darwinienne » car l'école est fondée sur la concurrence entre des individus et l'exclusion progressive des moins adaptés. Malgré quelques belles initiatives ici ou là, la « forme scolaire » imposée dans les années 1830 par François Guizot et qui veut qu'une bonne classe soit constituée d'élèves du même âge et du même niveau qui font la même chose en même temps pour sélectionner les meilleurs, reste très largement dominante.

Or, face à ce qui nous arrive et ce qui nous attend, ce modèle est fondamentalement obsolète et inadaptable. Car Albert Jacquard nous l'a dit et on ne le répètera jamais assez : « La solidarité n'est plus, aujourd'hui, une valeur possible parmi d'autres... elle est un fait : nous sommes solidaires, pour le pire et, si nous le voulons, pour le meilleur ». Notre École doit donc activer la solidarité, faire de l'entraide et de la coopération, non plus des activités marginales à côté d'un fonctionnement pyramidal et individualiste, mais le principe même d'une transmission des savoirs portée par l'exigence réciproque. Il ne s'agit plus seulement d'« apprendre », mais d'« apprendre ensemble », d'apprendre des autres, de l'échange avec les autres, des apports et des interrogations des autres, des questions et des objections des autres...

Et puis, le rôle de l'École, c'est d'« agrandir le cercle » de la solidarité : passer de la solidarité fa-

miliaire et clanique à la solidarité avec d'autres êtres, aux origines, sensibilités et manières de pensée différentes, passer de la solidarité dans la classe à la solidarité avec le quartier, le village ou la ville, le territoire, le pays... et jusqu'à la planète tout entière. Car nous devons penser l'éducation dans la

particularité des neurosciences et du management. L'École n'est plus identifiée par sa mission, mais par

prendre, aussi bien pour équiper les professeurs correctement en matière informatique que pour se rapprocher concrètement des familles les plus éloignées de l'école. Et puis, il y a des décisions assez ahurissantes, comme celle de donner aux enseignants des « open badges » en fonction de leur investissement pendant la période du confinement. Cette méthode qui est promue par la théorie du « management agile » est, tout à la fois, infantilisante et préoccupante. Elle témoigne d'une totale incompréhension de ce dont ont réellement besoin les enseignants : une véritable confiance dans leur travail au sein d'un projet politique ambitieux qui se donne les moyens de sa réalisation. Or, nous avons, pour l'essentiel, le contraire : des directives procédurales qui s'empilent au sein d'un projet global assez illisible (« la réussite de tous » ne fait pas un vrai projet éducatif !) et sans véritablement offrir aux professionnels des conditions de travail satisfaisantes. La formation initiale est rabougrie et ne donne guère de place à la réflexion pédagogique, la formation continue est descendante et prescriptive, on répète en boucle des injonctions sans véritable attention aux conditions matérielles d'exercice du métier ni à son statut dans la société... En réalité, en l'absence d'un véritable idéal mobilisateur, l'institution scolaire vit sous le double parrainage des neurosciences et du management. L'École n'est plus identifiée par sa mission, mais par

à gaz » qui fournissent des photographies plus ou moins exactes mais n'impulsent pas vraiment des dynamiques pédagogiques. Je préférerais de loin qu'on fasse confiance aux enseignants et qu'on leur donne du temps – au moins une semaine sans élèves – pour travailler en équipe, préparer des évaluations adaptées, organiser des groupes de besoin ou de niveaux, mettre en place des dispositifs de remédiation, etc.

Et puis, je suis assez sidéré que l'idéal que l'on nous propose soit que « tout redevienne le plus vite possible comme avant » ! Non, tout ne doit pas revenir comme avant : il faut développer des ateliers philo partout, accentuer l'accompagnement individuel tout en construisant une pédagogie authentiquement coopérative, promouvoir et soutenir toutes les initiatives pour rapprocher l'école des familles défavorisées, repenser les équilibres disciplinaires et les procédures d'orientation pour éviter les aberrations que nous vivons aujourd'hui. Et puis, il faut travailler obstinément sur la manière dont notre École peut contribuer à régénérer la démocratie : en aidant chacune et chacun à « penser par lui-même » contre la fascination de tous les slogans, en permettant que tous les élèves puissent intérioriser l'exigence de justesse, de précision et de vérité, en construisant, dans tous les établissements, les conditions pour des échanges sereins qui permettent de découvrir que le bien commun ne se réduit pas à la somme des intérêts individuels.

Tout cela est ambitieux, j'en conviens. Mais tout cela est possible. Et tout cela se joue au quotidien, dans le moindre geste, et sans que, parfois, nous en voyions les conséquences immédiatement. Ne jamais désespérer et reprendre tous les matins le chemin de l'École en sachant qu'il peut s'y passer des choses fantastiques qui bouleverseront le destin de nos élèves : voilà le message important que je voudrais livrer à tous mes collègues enseignants.



*L'École n'est plus identifiée
par sa mission, mais par ses services ;
elle perd son statut de « grande institution »
porteuse d'avenir.*



perspective de la construction du monde commun, du monde où, dorénavant, nous savons que tout interagit avec tout et que nul acte n'est indifférent pour notre avenir collectif. Cela passe, bien sûr, par une attention, dans les écoles, à toutes les questions afférentes à l'environnement (énergie, gestion des déchets, etc.), mais aussi par des enseignements qui permettent de percevoir les enjeux planétaires de nos activités humaines. Cela passe, enfin, par la construction quotidienne d'un autre rapport au monde : je voudrais que nos enfants découvrent à l'École qu'il y a plus de plaisir à partager l'inépuisable – les savoirs, la culture, les arts... – qu'à se disputer pour consommer les restes de l'épuisable ! Aider nos

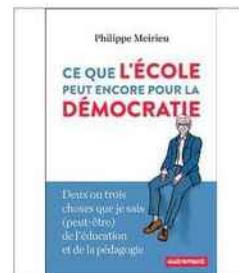
particulaires dans le monde – les choses de l'esprit – qu'il peut posséder et partager à la fois. Et que les posséder n'en prive personne mais donne, au contraire, la possibilité de les partager à l'infini pour toujours plus d'humanité.

Quel regard le citoyen engagé, le père de famille, l'enseignant ou le chercheur que vous êtes porte-t-il sur la politique menée actuellement par le Ministre en charge de l'éducation ?

D'abord, je regrette que les autorités ministérielles privilégient à ce point la « com » sur le travail de fond. On a parfois le sentiment que les annonces qui s'enchaînent exonèrent le pouvoir des décisions concrètes qu'il conviendrait de

ses services ; elle perd son statut de « grande institution » porteuse d'avenir. Et, finalement, c'est peut-être cet affaissement-là qui est le pire.

Comment voyez-vous la rentrée qui s'annonce et qu'est-ce qui pourrait être mis en œuvre concrètement afin de poser les bases d'une éducation pour tous ? Je m'inquiète beaucoup pour la rentrée. Techniquement, je crains que nous soyons encore dans l'improvisation et les injonctions contradictoires. On nous promet de grandes évaluations nationales pour identifier le niveau des élèves dans chaque discipline. Mais je ne crois pas que ce soit « la » solution. Ces évaluations sont des « usines



« Ce que l'école peut encore pour la démocratie »
Par Philippe Meirieu
aux éditions Autrement,
19,90€